1,17,13.

TOUS LES MERCREDIS



film in progress Pages I à III

«Dancing», Buenos Aires, «Dolls», festival miracle Page VII

Kitano rhabillé par Yamamoto

Un sondage BVA - «Libération»

oàlafac

Seul'un d'université sur deux a encore confiance dans sa formation pour trouver un emploi. Page 2

DEUXIEME



Chypre,

Divisée depuis 1974, l'île méditerranéenne vit depuis une semaine à l'heure des retrouvailles après l'ouverture de cinq points de passage sur la ligne verte. Pages 12 et 13

Bérégovoy, dix

Dix ans après la mort de l'ex-Premier ministre, le 1er mai 1993, à Nevers, l'affaire est désormais prescrite. Malgré quelques zones d'ombre. Pages 19 et 33



AG dangereuses

Finies les simples chambres d'enregistrement: les assemblées d'actionnaires sont désormais l'occasion de prendre à partie les dirigeants d'entreprise. Exemple hier avec les AG de Vivendi et Rhodia. Page 20

Fan-clubs

Proust, Gide ou Dumas...: les associations des amis d'écrivains réunies à Paris pour diffuser les bulletins qu'elles consacrent chacune à leur grand homme. Page 29

En raison de la fête du Travail, «Libération» ne paraîtra pas demain, jeudi 1ª mai.

> www.liberation M 00135 - 430 - F: 1,20 €

non Guyene 1,00 Eur., Allemagne 1,00 Eur., Auriche 3,20 Eur., Belgique 1,20 Eur., Cameroun 1100 CFA, Caneda \$ 3,23, Côte d'Ivoire 1100 CFA, Danemark 16 Kr. Eppagne 1,70 Eur., Heinlande 2 Gürer, Heinlande 2 Gürer, Heinlande 1 (10 Eur., Suerbenbuerg 1,20 Eur., Mercel 21 N. Heinlande 2,0 Eur., Herstel 12 Nie, Hallei 1,70 Eur., Suerbenbuerg 1,20 Eur., Mercel 21 Nie, Marcel 10 Nie, Marcel 21 Nie, Hallei 1,70 Eur., Suerbenbuerg 1,20 Eur., S

IN ET IN

EDITION

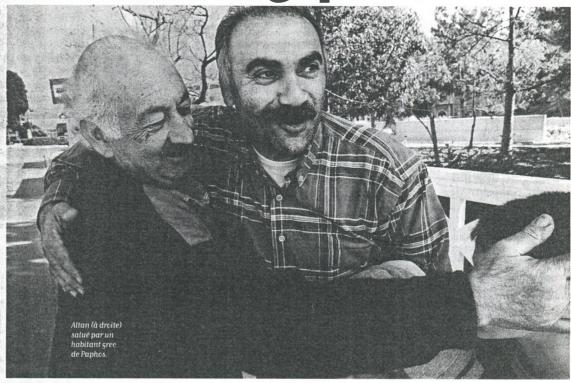
GRAND ANGLE

Depuis une semaine, Grecs et Turcs traversent Chypre, les

epuis une Chypre vit une chute du mur de Berlin: cinq points de passage ont été ouverts dans la «ligne verte» coupant l'île, depuis 1974 **Environ 50000 Chypriotes** grecs et turcs, se sont déjà rués, les uns au nord, les autres au sud, pour revoir les lieux dont ils ont été chassés il y a presque trente ans. En 1974, en réponse à un éphémère coup d'Etat d'ultranationalistes voulant rattacher Chypre à la Grèce, la Turquie envahit le tiers nord de l'île. Quelque 200000 Grecs fuient la zone occupée. Et dans l'année qui suit, les 65000 Turcs enclavés au sud sont déplacés vers la République turque de Chypre nord (RTCN, seulement reconnue par Ankara), où la Turquie envoie 40000 soldats et 120000 colons anatoliens. La partition, matérialisée par une zone-tampon gardée par des Casques bleus, a résisté à tous les efforts diplomatiques de réunification. Le 16 avril dernier, seule l'entité légitime de la République de Chypre a donc signé son traité d'adhésion à l'Union européenne. Mais sous la pression d'Ankara et la colère croissante de sa population, le régime chypriote turc de Rauf Denktash lâche du lest le 23 avril en ouvrant la «ligne verte». Depuis, ce sont des scènes de liesse et de fraternisation entre les deux communautés, qui réclament la paix et espèrent que leurs retrouvailles historiques pourront servir de catalyseur à un règlement politique global.

NATHALIE DUBOIS yée spéciale à Chypre) Photos DINU MENDREA





«Le bonheur l'emporte sur les larmes»

est Ercan, notre fils de 9 ans, qui nous a bassinés pour y aller dès aujourd'hui. Il a tellement de questions.» Mais Altan Esmer est encore plus excité, à l'aube de cet impensable voyage vers sa ville natale de Paphos, à 140 km au sud-ouest de Nicosie. Avec sa femme Kubra et leur fille Sila, ils sont montés dans un des bus mis à la disposition des Chypriotes turcs qui franchissent le check point de Nicosie. Sous les applaudissements des passagers, le chauffeur démarre enfin. Pour ajouter à l'euphorie, il lance une cassette de folklore grec, dont les Turcs reprennent en chœur les refrains. Professeur d'histoire, Altan retourne au 54, rue Atatürk, dont il fut arraché à 13 ans.

«Mon père était un gros négociant, il avait plusieurs magasins et beaucoup de terres.» À l'approche de Paphos, les souvenirs remontent par bouffées. «Tiens, le village de Pissouri! On s'y arrêtait pour acheter un pain délicieux et des pastèques, puis on allait à la plage.» À la descente du bus, Altan trace sans hésiter son chemin vers le quartier turc de Mouttalos. «L'hôpital où je suis né, le cabinet du pédiatre qui me donnait un bonbon avant de m'ausculter, le stade où j'allais à vélo, le carrefour où je me suis fait renverser... Ah! le magasin Bata est toujours là. Et la rue Aphrodite, où mon père avait quatre boutiques.» Jusqu'au début des persécutions de la minorité turque. «En 1963, les Grecs ont voulu toute l'île pour eux. Ils nous ont attaqués. Il y a cu 45 morts à Paphos. Toute la communauté s'est barricadée dans Mouttalos. Jusqu'en 1970 on a vécu entre nous, dans un ghetto.»

Devant la mosquée, fermée et délabrée, un couple de vieux Grecs offre aux Esmer leur premier café. Eux aussi réfugiés, ils ont investi une belle maison. Celle du père de... Rauf Denktash, le leader chypriote turc. Face au cimetière détruit, un groupe de jeunes Grecs s'excuse de cette «faute». «Notre île a tout pour être un paradis. Reparlons-nous, travaillons ensemble! C'est à nous de bâtir l'avenir, sans attendre les politiciens et nos mères patrics», s'exalte Christos. On communique en anglais, car Altan

a oublié son grec. «Mais on va vite s'y remettre. Question de prati-«Notre île a tout pour être aue», promet-il. Les mains se ser un paradis. rent, les prénoms s'échangent. Et Repartons

on grimpe plus haut. «Le bonheur!», crie Altan en dénous. travaillons bouchant dans la rue Atatürk. Un ensemble!» miteux ruban de ciment défoncé, Christos «mais c'était une avenue, à mon

échelle de petit garçon», rigole le professeur. Au 54, il gravit d'autorité le perron et frappe à la porte ornée d'une croix orthodoxe. Eleni, son mari et leurs trois grands enfants font entrer cette famille inconnue. On ne les attendait pas, mais on court préparer le café, offrir le gâteau de Pâques. Altan brasse ses souvenirs en parcourant les pièces. «Notre maison est en de bonnes mains. Vous l'avez très hien rénovée... Il manque un figuier et un citronnier.. Mais la vigne est nouvelle.» Entre réfugiés, la blessure de l'exode reste à vif. «J'ai pleuré en arrivant ici, je ne voulais pas de cette maison vide», se disculpe Eleni. Mais à ses trois enfants, Altan explique, serein: «C'est votre maison, puisque vous y êtes nés. Moi aussi. Donc nous sommes frères et sœurs!» «J'ai cru que j'allais pleurer en revenant ici. Mais non, le bonheur l'emporte sur les larmes», souvit-il. Les deux familles s'échangent leurs numéros de téléphone et promettent de vite se revoir.

Plus que deux heures avant le retour au bus. Autant dire rien, pour rattraper une si longue absence. Retricoter la trame des bribes d'enfance surgis sant de partout, «Par là, on descendait à la mer. Et voilà la maison neuve que mon père venait d'offrir à mon frère aîné, en 1974. Toutes ses économies y sont passées; on est partis sans un sou.» Dans les jardins alentour, les familles grecques au grand complet rôtissent leurs brochettes d'agneau pascal. En ce dimanche sacré pour les orthodoxes, seuls des «revenants» peuvent errer ainsi dans la rue avec deux enfants. On court à eux, il faut à tout prix entrer, s'asseoir, boire, manger, embrasser quatre générations. Faute de langue commune, on com-munie par les noms de villes et de villages.

Altan rentre «lessivé» vers le nord. Fourbu, mais ivre de cette nouvelle liberté. La «ligne verte», il veut la passer tous les jours. «Dès demain, j'irai demander mon passeport de la République de Chypre.» Un passeport auquel il a droit, en tant que natif de l'île, et qui lui ouvrira, dès 2004, toutes les portes de l'Union européenne • N. D.

GRAND ANGLE

par milliers la frontière qui coupait l'île en deux. retrouvailles

Maria «Non, je n'ai pas de haine»

«On disait que

les soldats

et violaient.

le ne voulais

pas partir.»

tient que par une chaîne et un cadenas rouillés. En y coulant les yeux, ia Xenophontos devine, le noir, des ombres de eubles. La panique de ne pas retrouver le chemin, l'angoisse que la maison ait été démolie, et maintenant, la frustration de trouver porte close. Les nerfs lâchent et

Maria éclate en sanglots dans les bras de son mari. Elle a patienté quatre heures au check-point de Nicosie pour aller revoir le 34 de la rue Kapo-

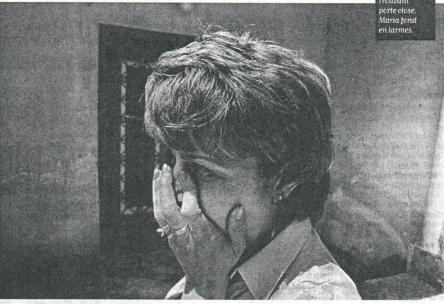
distris, à Morphou. «Sa» ville et «sa» rue ont été rebaptisées de noms turcs, «sa» maison abandonnée après un début d'incendie.

Maria avait le vague espoir de retrouver un ou deux vestiges du passé: «Des albums, peutêtre la photo de mariage de mes parents.» Du café d'en face a

a porte entrebâillée ne surgi une petite troupe de voisins, curieux et compatissants. Prêts à forcer le destin, voire un cadenas, si vieux qu'il ne demande qu'à céder. En entrant, Maria tâtonne dans la poussière et les gravats. Dans une pièce, une tête de lit. Maria, de son téléphone portable, le décrit à sa mère: «Oui, c'est bien le

sien!» Le jardin n'est plus qu'un dépotoir envahi de ronces et d'épaves de voitures. «Je me souviens de ma peur, le 14 août 1974. Je pleurais, car maman pleurait. On disait que les soldats turcs tuaient

et violaient. J'avais 12 ans. Je ne voulais pas partir.» Toute sa famille a fui au sud, à Limassol. Vingt-neuf ans plus tard, c'est elle qui revient en éclaireuse. Reconnaitre les lieux, avant d'y amener ses parents. «Non, je n'ai pas de haine», dit Maria. A presque 42 ans, elle rit de s'of-frir un bain d'enfance en se ba-



lançant aux agrès de sa cour d'école. De sa rue, Maria ne repart pas les mains vides: elle serre contre elle un sac de terre, des fruits et des rameaux de mandarinier. Cadeau de la vieille mamma chypriote turque qui vit maintenant dans la maison de sa propre grand-mère. Une exilée de l'autre camp, partie, elle, de Li-

massol pour Morphou. Maria ne lui a même pas demandé si quelqu'un avait retrouvé l'argent caché par le grand-père au pied d'un arbre: «Persuadé de revenir, il avait enterré 300 livres!» «Quel beau jour! Revoir le jardin de ma grandmère, c'est une émotion... inexprimable.» Inestimable aussi

«Revoir ma maison ne me suffit pas»

ivide et nerveux, Panayotis Grivas fait stopper son taxi devant le 15 de la rue Lipertis, à Morphou. Les mains tremblantes, il demande à Aïcha, l'occupante chypriote turque des lieux, le droit de visiter la maison de ses parents. Il n'y est pas venu depuis «ce jour d'apocalypse du 14 août 1974». «Les fauteuils, les lits, les armoires sont les notres», constate-t-il avec amertume. Quand d'autres réfugiés grecs font ce voyage au nord dans un esprit de réconciliation, cet ingénieur en mécanique de 43 ans semble habité par la rancœur. Aïcha, réfugiée de Paphos, n'avait pas de photos à lui rendre. «Elle prétend n'avoir rien trouvé, je peuse qu elle ment et les a détruites.» Dans le salon trône désormais l'image d'Atatürk. Grivas est un nom qui fait encore trembler la minorité turque de l'île. Héros de la lutte d'indépendance, le général George Grivas, chef de la garde nationale dans les années 60, a été le principal persécuteur des Chypriotes turcs. Panayotis est son petit-neveu. «Revoir ma maison ne me suffit pas. Nous voulons la reprendre. Ma mère de 80 ans veut y finir ses jours,» Revivre demain avec les Chypriotes turcs? «Pourquoi pas, répond Panayotis, si l'armée turque et les colons anatoliens repartent chez eux. J'espère une solu



